



CLASSIQUES
GARNIER

GUÉRIN (Jeanyves), SAINT-CHERON (François de), « Commémorations du 10^e anniversaire de la mort de Malraux », *in* MOATTI (Christiane) (dir.), *La Revue des lettres modernes. L'imaginaire de l'écriture*, p. 228-234

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-14828-9.p.0234](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-14828-9.p.0234)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1991. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

COMMÉMORATIONS DU 10^e ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE MALRAUX

De Gaulle et Malraux. Colloque organisé par l'Institut Charles de Gaulle les 13, 14 et 15 novembre 1986. Paris, Plon, 1987. 323 p. (Coll. « Espoir »).

Des colloques qui ont commémoré le dixième anniversaire de la mort de Malraux celui de l'Institut Charles de Gaulle a été le premier à voir ses Actes publiés. Cela donne un gros livre comportant quinze communications, un rapport de synthèse, plusieurs témoignages et des extraits, judicieusement choisis et classés, des débats. La tonalité de l'ensemble est hagiographique mais sans excès. Aux quelques panégyriques convenus font heureusement contrepoids des communications d'universitaires, politologues surtout. On regrettera que plus large appel n'ait pas été fait aux historiens. Vu le thème du colloque, on aurait aimé entendre Pascal Ory, Jean-Pierre Rioux, Jean-François Sirinelli et/ou Jean-Noël Jeanneney. D'autres absences sont à déplorer, celles d'abord des anciens ministres — seul Maurice Schumann était là qui prononça le discours de clôture — d'autant que Michel Debré, interrogé à l'occasion du colloque, a semblé mettre en doute les compétences administratives de son compagnon, celles aussi de certains collaborateurs et interlocuteurs de celui-ci, notamment de Émile-Jean Biasini et Jean-Louis Barrault. Plusieurs étaient présents, dont Albert Beuret, décédé depuis, Brigitte Friang et André Holleaux dont les interventions précises sont précieuses.

La Première partie (« Le soldat et l'esthète ») contient deux mises au point biographiques parallèles de Pierre Lefranc et de Frédéric J. Grover. Paul Isoart compare de façon originale l'aventure indochinoise de Malraux et la mission de De Gaulle au Levant. Leurs expériences et leurs motivations ont beau être différentes, « le marginal de Saïgon et le commandant de Beyrouth, face au problème colonial de l'entre-deux-guerres, ont des réactions identiques ».

Il en est de même face au nazisme, comme le montre avec brio Jean

Lacouture au début de la Deuxième partie (« De Teruel au R.P.F. »). Le militaire ne se soucie pas seulement de la sécurité de la France, il a pris la mesure du totalitarisme nazi et des menaces que sa barbarie fait peser sur la civilisation occidentale. Les enjeux sont, au fond, les mêmes pour l'écrivain. Mais celui-ci choisit le compagnonnage avec les communistes. Roger Stéphane ensuite n'apporte rien de neuf sur le Malraux de 1940. Enfin Serge Bernstein étudie l'itinéraire « exemplaire » qui mène celui-ci du congrès du M.L.N. où, montre-t-il, il n'emporte pas un vote acquis de toute façon, à l'engagement au R.P.F.. Le changement décisif, en l'occurrence la subordination de la justice à la nation a eu lieu avant 1945.

La Troisième partie (« Le compagnon ») est la plus riche en informations inédites. Jean Charlot, étudiant l'engagement de Malraux au R.P.F., montre que celui-ci est intense de 1947 à 1949, intermittent ensuite : le dispensateur de symboles prend ses distances moins parce que le mouvement, qu'il avait rêvé insurrectionnel, dérive à droite que parce qu'il a échoué à ramener le général au pouvoir et parce que les parlementaires y ont pris trop de place, Jean-Louis Crémieux-Brilhac s'attache ensuite au ministre délégué de 1958 en qui il voit un ministre d'abord du verbe, un héraut et un missionnaire de la république nouvelle mais aussi celui qui sut donner une impulsion à la recherche scientifique. Janine Mossuz-Lavau enfin, dans la suite de ses travaux antérieurs, confirme que Malraux n'a pas changé. Le gaullisme à ses yeux répond à sa triple exigence de liberté, de fraternité et d'autorité.

La Quatrième partie (« À ma droite, j'ai et j'aurai toujours André Malraux ») propose d'évaluer l'action gouvernementale de Malraux. Bernard Anthonioz s'attache aux principes de la politique culturelle mise en œuvre par son ministre, celui-ci ayant reçu carte blanche. Mais, nuance Charles-Louis Foulon, les crédits n'ont pas été à la mesure des ambitions, Malraux n'ayant jamais sollicité l'arbitrage du Général et l'appareil administratif s'est montré réticent. Paul-Marie de la Gorce insiste ensuite, sans beaucoup d'originalité, sur le thème, commun aux deux hommes, de l'indépendance nationale, tandis que Tadao Takemoto apporte un point de vue japonais.

La Cinquième partie (« Parce que c'était lui, parce que c'était moi ») est franchement décevante. Certes Olivier Germain-Thomas présente une brillante synthèse des communications précédentes mais Michel Cazenave et Philippe de Saint-Robert font plus œuvre de rhéteurs que de chercheurs.

Au bout du compte, ce colloque, bien qu'inégal et parfois répétitif, a rempli son objectif en alimentant le débat sans le clore.

Jeanyves GUÉRIN

*

Villa Medici, speciale André Malraux. Rome, Ed. Carte Segrete, 1988. 132 p.

Dans un bel album richement illustré, nous sont donnés à lire les Actes du Colloque Malraux qui se tint à la Villa Médicis du 23 au 25 mai 1986, sur l'initiative de Jean-Marie Drot. Pour l'essentiel, les communications y furent consacrées à la pensée sur l'art de Malraux, aux relations de Malraux avec les artistes.

Reprenant et développant sa contribution à *Malraux, Être et dire* (Paris, Plon, 1976), Jean Leymarie rappela avec une chaleureuse conviction que la réflexion sur l'art et l'amour de l'art accompagnèrent Malraux depuis son adolescence : il « *éprouve en lui, comme une interrogation sans réponse, le flux obsédant de la Création artistique et dévoile chacune de ses mutations comme une épiphanie* » (p.32). Jean Clair, dans une réflexion prenante, sévère et sans doute injuste, estime que l'art joua pour Malraux « *par rapport à l'Histoire, le rôle que l'Esprit selon Hegel joue par rapport à la Nature* » (p.43) — rapprochement qui avait été fait par Blanchot dans *L'Amitié* (Paris, Gallimard, 1971 ; p.39). Il en résulte, selon Jean Clair, que la vision malrucienne du destin de l'homme est « *l'héritière de la pensée jacobine de 1793, de l'idée [...] d'un homme devenu un dieu pour l'homme [...] mais aussi de l'homme massacré, de l'homme devenu quantité négligeable au regard de la nouvelle Raison* » (p.44). Certes, la dimension prométhéenne de l'artiste fascinait Malraux (voir par exemple, *L'Intemporel* [Paris, Gallimard, 1976], p.11), mais de là à dénoncer sa vision de l'art comme un consentement, fût-il inconscient, aux totalitarismes de notre histoire, il y a un pas qu'il serait grave de franchir distraitement. Ne serait-ce pas oublier que l'auteur des *Voix du silence* est aussi celui des oraisons funèbres de Jean Moulin, des Glières et de Chartres, auxquelles son engagement personnel dans la Résistance confère un sérieux absolu ? Ce serait ignorer aussi — ou feindre d'ignorer — cette phrase si importante de Scali dans *L'Espoir* : « *L'art est peu de chose en face de la douleur, et, malheureusement, aucun tableau ne tient en face de taches de sang.* » (Paris, Gallimard, 1937 ; p.231). L'art est peu de chose en face de la douleur... On méditera, cependant, avec profit, la stimulante réflexion de Jean Clair.

Jean-Marie Drot évoqua ensuite la générosité de Malraux, « *sa volonté de partager les richesses de la culture, avec le plus grand nombre* » (p.83). Il raconta comment Malraux reconnut un jour, malgré sa blouse grise, un peintre naïf, ami de Drot, que celui-ci avait intégré clandestinement à l'équipe de tournage pour lui permettre d'écouter Malraux parlant de Piero della Francesca. « *Dites-moi, Drot [lui dit Malraux la séance achevée] vous m'avez joué un tour. Le type qui est*

au fond, oui, celui-là [...] ce n'est pas un électricien, n'est-ce pas ? C'est un peintre du dimanche ? » (p. 85). À l'attitude de l'« électricien », Malraux avait deviné qu'il s'agissait plutôt d'un peintre et lui avait offert un livre en lui disant : « *au peintre qui fait semblant d'être un électricien* ». Cette anecdote témoigne du regard insolite et de la gentillesse de Malraux, c'est-à-dire, très exactement, de ce que Jean Leymarie nomme « *le côté fulgurant et la tendresse de Malraux* » (p. 11). Ainsi, le colloque de Rome rappelle-t-il opportunément que Malraux ne fut pas *seulement* un écrivain de génie, mais aussi un homme dont tous ceux qui le connurent peuvent évoquer l'attentive bienveillance et la simplicité.

François DE SAINT-CHERON

*

Le Livre dans la vie et l'œuvre d'André Malraux. Paris, Klincksieck, 1988. 165 p.

Il s'agit des Actes du Colloque André Malraux qui s'est tenu à Strasbourg les 13, 14 et 15 novembre 1986. Ouvert par M^{re} Pierre Bockel qui évoqua le « *regard universel* » (p. 10) de Malraux, le colloque se poursuit avec douze communications traitant d'aspect jusqu'à présent peu étudiés de l'œuvre de Malraux : notamment ses rapports avec Groethuysen, Arland, Gide et Bernanos ; la pensée de Nietzsche ou l'influence de Conrad sur l'auteur de *La Voie royale*. Il est évidemment exclu de s'attarder sur chacune de ces communications ; retenons-en quatre, particulièrement éclairantes.

Bernard Dandois intitule « *Convergences de pensées* » sa remarquable étude des liens qui unirent Malraux à Bernard Groethuysen. Celui-ci, rappelle B. Dandois, naquit à Berlin en 1880. Tôt initié aux « *cultures européennes* » (p. 13), il apprend le français, le russe et l'anglais. Malraux, en 1976, admirait encore que Groethuysen possédât « *parfaitement la culture russe, y compris la moderne* » (p. 16), « *la culture allemande, y compris Dilthey, Jaspers et Heidegger. Et de plus la culture anglaise. Et de plus la française comme peu de Français* ». Après sa thèse de philosophie, Groethuysen étudia Spinoza, Velasquez, Hals et Rembrandt (p. 13). « *C'est avec ce philosophe ouvert à tous les courants de la pensée européenne qu'André Malraux discute àprement durant les années 1930* » (p. 14). Malraux avoua même que sans Groethuysen, il n'eût pas compris Marx : « *Il m'a ainsi introduit dans des pensées qui m'étaient trop étrangères, trop fermées [...] Je lui dois de connaître ce que, sans lui, j'aurais laissé de côté : la Russie, l'Allemagne* » (p. 17). Lorsque B. Dandois précise que Groethuysen était hostile à « *tout système philosophique* » (p. 18), comment ne pas penser à

Malraux dont l'œuvre, si poétique, ressemble si peu à un système ? Enfin, de l'aveu de Malraux : « *C'est peut-être l'homme que j'aie le plus admiré* » (p. 19), comment ne pas conclure à une « dette immense », restée longtemps secrète, de l'auteur de *La Condition humaine* à l'égard du philosophe allemand méconnu ?

Christiane Moatti, de son côté, nous invite à prendre conscience que, vers 1925, « *l'éclairage jeté sur l'œuvre conradienne a certainement aidé Malraux à trouver son chemin dans l'univers des formes pour écrire La Voie royale* » (p. 103). C'est avec beaucoup de justesse qu'elle relève maints traits communs entre les personnages des romans de Conrad et ceux de *La Voie royale* : ce sont des hommes « *qui font face* », qui « *se battent contre les éléments* », des « *solitaires qui se croient guidés par le destin* » (p. 105). De plus, « *le désert végétal de Cœur des Ténèbres est très proche de la forêt pourrissante de La Voie royale* ». Malraux lui-même cita Conrad (*Les Voix du silence* [Paris, Gallimard, 1951], p. 352 ; *Le Miroir des limbes* [Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1976], p. 300) et *Cœur des ténèbres* (*Le Miroir des limbes*, p. 516 ; *L'Intemporel* [Paris, Gallimard, 1976], p. 259). Comme le souligne C. Moatti en concluant, l'une des originalités de l'œuvre de Malraux fut d'exploiter dans le cadre de l'Asie un nouveau type de roman d'aventures, le « *roman d'aventures politique* » (p. 110).

Victor Hell esquisse, trop brièvement hélas, une étude comparative de Nietzsche et Malraux. Les affinités qu'il signale entre ces deux écrivains mériteraient d'être approfondies, notamment leur perception métaphysique de la vie (p. 139) et « *le problème de la métamorphose* » (p. 140), « *essentiel chez Malraux, comme chez Nietzsche* ». Enfin, Marius-François Guyard, en étudiant, à travers les *Antimémoires*, les rapports de Malraux avec Gide et Bernanos, met en lumière quelques ajouts très significatifs de l'édition « Folio » de 1972, relevant notamment dans « *l'ouverture* » (p. 155) des « *thèmes* » que reprend le « *finale* » du livre. Au terme de son analyse, M.-F. Guyard nous aide à apprécier l'itinéraire par lequel, s'éloignant de Gide, Malraux s'est rapproché de Bernanos. Malraux y passe « *des secrets au mystère, des grandes personnes aux enfants, de la curiosité psychologique à l'interrogation métaphysique* » (p. 161). « *Par là, l'agnostique que demeure Malraux, et qui se déclare tel dans les Antimémoires, est en définitive plus proche du croyant qu'est Georges Bernanos que de l'agnostique qu'est devenu André Gide.* » (p. 162).

Les communications dont nous n'avons pu parler furent consacrées à une relecture des essais sur l'art de Malraux, par Pascal Sabourin ; à l'action et l'écriture dans les romans de Malraux par Yves Moraud ; au discours de l'histoire par Gérard Fritz ; à l'expression métaphorique du sacré dans l'œuvre de Malraux par Jacqueline Machabeis ; à Malraux

et Arland par Daniel Pannier; à « Malraux, le rêveur » par Ion Mihaileanu; au développement de l'esthétique de Malraux par Robert Thornberry; à Malraux et les écrivains américains par André Bleikasten.

François DE SAINT-CHERON

*

André Malraux, l'Homme des univers. Colloque Grand Palais, Paris, décembre 1986. Verrières-le-Buisson, Comité National André Malraux, 1989. 277 p.

Voici les Actes du Colloque qui réunit au Grand Palais, en décembre 1986, une vingtaine de témoins et d'universitaires, à l'occasion du dixième anniversaire de la mort d'André Malraux. Le volume qui rassemble leurs communications se distingue de la plupart des Actes, d'abord parce qu'il est illustré de quarante photos de Malraux parmi lesquelles plusieurs sont rares et inédites (Malraux et Bergamin en 1937 (p.82), Malraux à Crans-sur-Sierre en 1955 (p.206), arrivant à Durestal en 1972 (p.200), Malraux et Civa au musée de New Delhi (p.134)); ensuite et surtout parce qu'il s'achève avec vingt-cinq textes de Malraux dont quelques-uns sont inédits en France à la date de publication de ce volume, notamment l'allocution prononcée en mai 1974 à l'Auditorium du journal *Asahi*, à Tokyo (pp.257-65)¹.

Parmi les intervenants, Jean-René Bourrel proposa une précieuse évocation : « André Malraux et le "milieu" de la *N.R.F.* » (pp.93-9). Il y rappelle comment Arland introduisit Malraux « dans la place » dès 1922, le rôle qu'y joua Malraux lorsqu'il devint directeur artistique des Éditions Gallimard, les talents étrangers qu'il révéla, etc.. Mais il montre aussi que les relations entre Malraux et le « milieu » de la *N.R.F.* (Gaston Gallimard et Jacques Rivière nommément) furent vite assez tendues. « *La N.R.F. se sentait fort éloignée de Malraux !* » dira même Emmanuel Berl que cite J.-R. Bourrel. La *N.R.F.*, conclut-il, joua sur lui « à la façon d'un pôle d'opposition ».

Dans une très intéressante intervention (pp.135-8), Dom Angelico Surchamp compare Élie Faure et Malraux. Certes Élie Faure est le devancier de Malraux, certes tous deux souhaitent « *entourer une réflexion sur l'art d'un texte qui soit lui-même œuvre d'art* », encore que le style de Malraux soit « *souvent lumineux auprès de celui d'Élie*

1. Signalons tout de même que l'un de ces textes, « Bas-reliefs imaginaires », reproduit pp.245-6, contient des fautes importantes, altérant le sens de l'original.

Faure », mais leur vision des arts primitifs les sépare. De plus, Malraux attache autant d'importance — et peut-être davantage — à l'illustration de ses livres qu'à son texte (pensons aux trois tomes du *Musée imaginaire de la sculpture mondiale*!), et tel ne semble pas être le cas d'Élie Faure. Enfin, leurs conceptions de l'art roman, sur lesquelles conclut Dom Surchamp, montrent un Élie Faure laïcisant, « *très début de siècle* » et, à l'opposé, un Malraux « *agnostique mais combien respectueux des valeurs religieuses* », un Malraux vraiment inspiré par les chefs-d'œuvre romans.

Un témoignage, précieux lui aussi, est celui d'André Holleaux (pp. 173–7) qui fut quatre ans durant Directeur de cabinet d'André Malraux ministre. Il présente « *un ministre tout à fait exceptionnel* » sur le plan humain, et un « *ministre méthodique* » qui « *avait horreur du conventionnel* ». A. Holleaux nous apprend que l'un des projets de Malraux fut de fleurir les quais de la Seine : « [...] *il pensait que si les balcons avaient été fleuris, cela aurait été merveilleux, merveilleux à partir des péniches, merveilleux également pour les passants, pour les gens des quais, pour tout le monde.* » Mais la lourdeur administrative l'en empêcha. Holleaux évoque aussi avec une admiration contagieuse les interventions de Malraux à l'Assemblée Nationale : « *tout le Palais Bourbon était enflammé* »; puis, la séance terminée, à la buvette de l'Assemblée, Malraux bavardait avec des députés « *y compris les communistes : il ne tenait absolument pas compte des partis* ».

D'autres témoignages, d'autres études — il n'est pas possible de les citer tous — révèlent ou confirment la générosité, l'intelligence et le rayonnement de cette âme ardente et visionnaire.

Les communications dont nous n'avons pu rendre compte mais que l'on trouvera également dans ces Actes sont les suivantes : « Malraux, l'Urbs et l'Urbanisme », par Pascal Payen-Appenzeller; « Malraux et les enluminures médiévales », par Jean-Claude Raoul; « Malraux et l'Inde », par Yves Beigbeder; « Malraux et Groethuysen », par Claude Travi (qui a également recueilli les vingt-cinq textes rares réunis en fin de volume); « Malraux vu par Mauriac », par André Séailles; « Malraux-Bergamin », par Guy Suarès; « Malraux et les Hongrois », par André Lazar; « La Psychologie du terroriste dans les romans de Malraux », par Ion Mihaileanu; « Questions esthétiques 1920–1930 », par Robert S. Thornberry; « Héritage et invention dans la création artistique », par Christiane Moatti; « Malraux et l'art comme antides-tin », par Jacqueline Machabeïs; « Malraux et la puissance d'espérance », par Antoine Terrasse; « André Malraux, le Malentendu », par André Brincourt; « Culture et révolution dans *La Condition humaine* », par Luo Jiamei; « Malraux en U.R.S.S. », par Evguéni Kouchkine.

François DE SAINT-CHERON